

Quand on repeignit Pleure pour les touristes



On consomme le village, on ne le vit plus.

Dans un petit village du Jura, les histoires ne font pas de bruit, mais elles laissent des traces.

Ce matin-là, comme tous les matins, ils se rendaient à la fruitière du village.

On disait encore parfois « l'ancienne fruitière », par habitude, parce que chacun savait que la

Nouvelle se construisait plus bas, à une centaine de mètres, le long du fossé, près du

petit pont. On en parlait sans vraiment la regarder, cette construction, comme on parle d'un navire qui rentre peu à peu dans le port. Pourtant, les habitants étaient tous descendus la voir. Cela changeait leurs habitudes, mais ils savaient que c'était pour continuer à faire du comté.

Cette journée-là allait être l'occasion de parler d'un nouveau sujet dans le village.

Deux habitants marchaient côte à côte. Ils se connaissaient depuis toujours, sans s'être jamais vraiment présentés. Ils allaient chercher leur fromage, comme on allait chercher le pain autrefois, avec la certitude tranquille que le geste se répéterait.

Devant la fruitière, d'autres étaient déjà là. Mais ils ne regardaient ni la vitrine ni la porte encore fermée. Tous faisaient face à l'opposé, vers la maison adossée à l'école, construite au début du siècle précédent. Une maison que chacun connaissait pour l'avoir vue chaque jour, en allant à l'école ou en passant devant.

Ce matin-là, elle était verte.

Pas un vert discret, ni un vert craintif et patiné par le temps. Un vrai vert. Posé là, sans transition.

Ils s'arrêtèrent.

— Tiens... elle est verte.

— Elle n'a jamais été verte, pourtant.

— C'est peut-être provisoire.

— Tu crois que c'est provisoire ?

— Oh, sûrement.

On regardait encore, comme si la couleur allait se retirer d'elle-même à force d'être observée.

— Non, moi je sais, dit une voix. On m'a dit à la mairie. Ils ont fait ce choix.

— Tu étais au courant, toi ?

— Ben non.

— Et toi ?

— Non plus.

— Moi non plus, alors.

— Quel choix ?

— La couleur.

— Pour quoi faire ?

— Pour les touristes.

Le mot passa de bouche en bouche, avec une hésitation.

— Les touristes ?

— Oui, ceux qui viennent, mais qui ne sont pas du coin.

— Et alors ?

— Il paraît qu'ils aiment quand les maisons sont vertes. Ça leur fait penser à la nature.

Quelqu'un répondit presque aussitôt :

— Mais Pleure, c'est la nature, pas besoin de peinture verte !

On pensait sans le dire au fossé en contrebas. Au petit pont qui passait par-dessus, puis

aux forêts tout autour. À la réserve d'animaux toute proche. Aux sangliers. Aux

chevreuils. Aux ânes qu'on entendait braire certains jours. Aux chats qui allaient et venaient entre les jardins. Ici, tout parlait déjà de faune et de flore.

— Moi, je ne comprends pas, dit quelqu'un. J'en connais, des touristes. Et ce qu'ils veulent voir quand ils viennent à la campagne, c'est la vraie campagne. Pas celle qu'on leur fabrique.

Ce n'était peut-être que l'avis de Jean Gevanès, un type de la ville, et la façon dont ils imaginaient la campagne. Pas forcément ce que tout le monde pensait ici.

— Il doit y avoir encore des stocks de peinture de côté, lança quelqu'un, pour rigoler un peu. Il fallait finir ce qui restait, sinon pourquoi choisir une telle couleur

On aurait dit qu'on essayait de faire ressembler le village à l'idée que certains se faisaient de la campagne, plutôt qu'à ce qu'elle était.

La campagne, pourtant, était déjà là.

La porte de la fruitière s'ouvrit enfin. On se rapprochait, on parlait fromage, on parlait de tout et de rien,. Et en plus, le boulanger arrivait avec son pain. Tout le monde était content. La journée pouvait commencer.

Personne ne conclut vraiment.

Et le village reprit, pour la journée, sa vie habituelle.

« Les institutions finissent toujours par définir les besoins à la place des personnes. »

— Ivan Illich